



Jocelyne BACQUET

LE JOUR OÙ LA LUNE S'EST ASSOUPIE

Jour (*n.m.*) : intervalle de temps compris entre le lever et le coucher du soleil. Ouverture qui laisse passer la lumière.

S'assoupir (*v. pronom.*) : s'endormir à demi. Cesser de se manifester. Perdre tout dynamisme.

## PRÉLUDE

Été 2004

*Nous partons demain, l'avion décolle à quatorze heures. Je sais que là-bas, qui va redevenir mon ici, tout le monde va nous accueillir avec plein de douces attentions, mais tout de même, j'ai un peu le trac à l'idée de revenir sur le sol français.*

*Non, allez, ma grande, ça va bien se passer. C'est sûr, c'est une nouvelle vie qui commence, bien différente de ce que vous aviez prévu, emplie de tous ces projets que vous n'aviez pas faits, mais ne t'inquiète pas, ça va bien se passer...*

Jacinthe est assise face à l'océan, calée dans le sable fin et déjà chaud. *Il n'est pourtant que huit heures.* Finis les 8.00 am ou pm. Jacinthe ne parle déjà plus comme *ici*, elle a commencé à se déshabiller des tournures de langage de l'anglais dès que la décision d'aller vivre en France a été prise. Une façon sans doute de se préparer au retour au bercail. Sans doute...

Les petites sont à la maison, avec une gentille baby-sitter. Pour préparer le départ de sa petite famille, Jacinthe avait besoin de temps. Et le temps, ça ne s'achète pas en magasin. En revanche, on peut acheter des heures du temps de quelqu'un d'autre, pour avoir du temps à soi pour tout faire. D'où la ba-

by-sitter. Elle voulait aussi passer une partie de ce temps avec ses amies, donc pas question que l'une d'elles garde les petites. *Et puis, ça fera du bien aux filles d'avoir affaire à un autre visage. Une fois en France, je les mettrai en crèche plusieurs fois dans la semaine. Même si je n'en ai pas envie, ce sera bien pour elles.*

Ce matin, Jacinthe parle à l'océan et elle retrace sa vie *ici* depuis sa rencontre avec Peter. Ça lui vient un peu dans le désordre, mais ce n'est pas grave, l'océan saura s'y retrouver. Elle lui raconte tout cela, car l'océan doit comprendre le pourquoi de ce départ demain. L'océan est son ami, elle doit lui expliquer. Qu'il n'aille pas s'imaginer qu'elle le quitte sur un coup de tête, comme ça, parce qu'elle se serait lassée. Sur-tout, pas de quiproquo entre elle et l'océan.

Alors, Jacinthe lui raconte...

## PREMIÈRE PARTIE

*Quelque part en avril deux mille trois*

– Tu viens là tous les matins.

– Oui, c'est vrai. C'est le moment de la journée que je préfère.

– Je crois que tu n'as loupé aucun lever de soleil depuis qu'on vit ici tous les deux.

– Tu as sans doute raison...

Jacinthe était assise sur la plage, jambes croisées, face à l'océan. Regarder le soleil se lever et emplir peu à peu le ciel de sa présence. Ne rien rater du retour à la vie de l'astre royal. Dans le silence.

– Et puis tu sais, ajoute-t-elle, quand les petites seront nées, ce sera beaucoup plus difficile pour moi de venir ici à cette heure-là. Alors, j'en profite.

– Tu as sans doute raison. Eh bien moi, je vais à la boutique. Tu reviens à la maison à pied ou tu veux que je passe te chercher ?

– Non. Je vais marcher. Pour le moment, je peux encore.

– Tu as ton téléphone ?

– Oui...

– Il est chargé ?

– Oui, oui. Check-list terminée ?

– Oui, Madame. Je suis d'un naturel inquiet pour tout ce qui me tient à cœur. Et je crois bien que je ne changerai pas, sur ce coup-là. Je veille sur mes trois chéries. Baisers ?

– Baisers.

Peter embrasse Jacinthe, caresse son ventre, à droite, à gauche, puis se courbe, un baiser à droite, un baiser à gauche.

– Les filles, vous finissez de bien regarder l'océan, pour le cas où il aurait changé de place depuis hier. Vous êtes sages avec Maman et après retour à la maison. Et je compte sur vous pour aider votre mère à se ménager, elle doit être raisonnable. Si elle bouge trop, hop, quelques petits coups de pied pour la ramener au calme.

– C'est malin ! Moi je trouve qu'elles gigotent déjà bien assez comme ça. On voit bien que ce n'est pas toi qui les prends, les « petits » coups de pied, comme tu dis. Et surtout la petite coquine, là, celle qui est en dessous, près de la sortie, elle pédale tout le temps. Sa sœur est plus calme, mais quand même !

– Un avantage de la condition d'homme. À tout à l'heure, mes jolies.

Il s'éloigne. Jacinthe le regarde partir. *Alors, c'est ça, l'amour ? Mon dieu, que je suis amoureuse de cet homme-là ! Comment aurais-je pu imaginer cela il y a seulement deux ans ? Amoureuse et enceinte jusqu'aux narines. Encore un peu plus de deux mois, et nous verrons la bouille de nos deux petites demoiselles. Et puis, il ne dit jamais « je vais travailler », non, juste « je vais à la boutique », comme s'il ne*

*travaillait pas.*

Les petites jumelles étaient passées il y a déjà longtemps du statut de boule à neige de doigts à celui de bébés tout à fait officiels. Et Peter était loin de les voir comme deux petites Cayenne. Ni comme des Sing-Sing. Au contraire, il voyait en elles une forme de libération. Libéré d'un destin qui le conduisait tout droit vers une solitude non voulue. *En te rencontrant, je me suis trouvé à l'aube de ma deuxième vie. Toi, tu es devenue mon soleil, et nous allons bientôt mettre en orbite deux nouvelles petites planètes.* Jacinthe lui avait demandé : « Et la lune, c'est qui, dis, c'est qui ? Tu sais, celle qui donne des ordres aux coraux, celle qui nous a réunis, celle qui m'a menée jusqu'à toi, celle qui est pleine parfois, comme moi aujourd'hui, avec un gros ventre bien rond et plein de promesses, hein, c'est qui ? » *La lune c'est la lune,* disait Peter, *juste la lune. Elle est là-haut, elle nous regarde, je crois qu'elle ne te quitte pas des yeux. Et si jamais elle relâche sa garde, alors, elle demande aux étoiles de la relayer. Tu sais que tu lui appartiens, maintenant ?*

Elle se rappelle, sur cette même plage, il y a seulement huit mois. Jacinthe avait tenu à ce que cela ait lieu le jour de la pleine lune, une année après leur rencontre. C'était le moindre des hommages que l'on pouvait rendre à cet astre magique. Certains la disent blafarde, c'est sans doute vrai, mais à Jacinthe, ce terme ne lui plaît pas, il a comme un goût tristement fade. Une blancheur livide et sans vie.

Il y avait là, ce jour béni, en août de l'année passée, tous ses amis et amies, ses frères et ses belles-sœurs, son neveu, venus de *là-bas*. Il y avait les amis de Peter, sa famille, venus d'un

là-bas un peu moins lointain. Il y avait sa chère Mary-Marie<sup>f</sup>, accompagnée de son chevalier servant, le fidèle Andrew, désormais installé ici, dans les Keys. Et d'autres encore.

*Ce qui est chouette aux États-Unis, c'est qu'on peut se marier n'importe où. Ce sera face à l'océan, forcément, avait-elle entendu dire son Peter. Et ce sera en août, jour de pleine lune, avait-elle répondu. Obligatoire, avait-il acquiescé. Mais c'est quand cette année ? Ah ! C'est le 22 août, ma douce. On prépare les faire-part ? Oui, oui, mon chéri. On met quoi comme illustration dessus ? Un bol de chocolat fumant pour lui, une boule à neige pour elle. Et puis aussi une carte routière ! D'accord, mais alors, on ajoute un bateau. OK, et une corbeille à papier. Pourquoi ? Cherche pas, c'est comme ça. Tu m'expliqueras ? Si t'es sage. Bien. Et puis ? Une photo de Las Vegas. Super ! Et puis ? Un bretzel ! T'es sûr ? Ben oui, un bien moelleux... Et une tenue d'homme grenouille, pas le choix. C'est sûr, obligé. Et après ? demande Peter. Un chat, un tout blanc, avec plein de poils, un chat boulanège. Pas de souci, et avec ceci ? Je crois qu'on a fait le tour. Ils vont comprendre ? Non. C'est embêtant ? Non. Ils viendront forcément, le mystère, ça attire. Et l'amitié ? L'amitié aussi, mais un ami mystérieux, ça attire encore plus. C'est vrai. Qui va les faire, ces faire-part ? Moi, ma belle, ma douce, ma femme de la lune. Je vais préparer les cartons mystérieux, ajoute-t-il, et toi tu vas les poster. J'en posterai partout, alors, sur chaque île où je t'ai cherché, sans savoir que c'était toi que je cherchais, j'irai même à Miami. Et à Las Vegas aussi ! Effectivement, dit Peter, ça s'impose. Oh oui, Las Vegas, avec Ma-*

---

≥ \* Voir *Huit jours après la pleine lune*.

*ry-Marie ! On postera quelques lettres de là-bas. Si tu veux, ma belle, si tu veux...*

Il avait fallu trouver un prêtre. Si on veut faire ça à l'américaine, c'est comme ça. Un prêtre avec une mine réjouie et un missel caché par ses deux mains posées devant lui, bien croisées, l'une sur l'autre. Et puis, une arche tout ornée de fleurs. Et puis des petites filles qui lancent des pétales de roses. *Mais j'en ai pas, dans ma famille ni chez mes amis, moi, des petites filles comme ça ! Moi non plus, tant pis, on en louera. Mais enfin, ça ne se fait pas ! Les voisins en ont des très bien, tu crois qu'ils nous les prêteraient ? Euh... On les invite au vin d'honneur et comme ça, mine de rien, on leur dit qu'on est dans l'embarras pour les pétales de roses, et toc ! L'affaire est dans le sac. Euh... Pourquoi pas ? Et puis, elles sont jolies, des blondinettes comme dans les films ! C'est génial, non ? Si tu veux, si tu veux...*

Pour le prêtre, les parents de Peter avaient fait appel à celui qui avait marié leur fille et avait connu Peter alors qu'il était encore gamin. Pas de souci. Et puis, il était exactement comme Jacinthe l'avait imaginé, juste comme il faut, un vrai prêtre de mariage américain. Super ! *Vous avez joué le prêtre dans quels films ?* avait-elle failli lui demander, mais elle s'était retenue juste à temps.

Après cela, Jacinthe avait fait les comptes : le lieu, c'est fait ; la date, aussi ; le prêtre, c'est du tout cuit ; les petites blondes, ça y est, elles ont démarré leur entraînement en jetant des pétales en papier sur la pelouse de leurs parents, qui commencent à regretter amèrement l'invitation piégée ; les faire-part, ils sont imprimés, reste plus qu'à les poster ; les al-

liances, la maman de Peter tient à s'en occuper ; la robe de la mariée et celles des blondinettes, Jacinthe a sa petite idée, elle va s'en occuper avec Mary-Marie ; pour les demoiselles d'honneur, elle leur laisse carte blanche. Il manque quoi ? Le repas ! Et là, méfiance... On est en Amérique, ici, il va falloir mettre une touche, une grosse touche un peu plus européenne. Sinon, pour elle et ses invités d'outre-Atlantique, ça risque d'être un dépaysement un peu trop dépayasant... Ah ! Et la déco aussi. Pas pensé à la déco.

*Mon amour, je vais m'occuper du menu, si tu veux bien. Madame se méfie ? Ben... Pas vraiment, mais quand même ? Ben... Mais pas de souci, je te laisse faire. Super ! Avec tous ces Français qui vont débarquer, je te laisse faire, tu sauras comment prendre soin de leurs papilles. Merci, merci ! Et pour la déco, tu sais quoi faire ? Des fleurs partout, partout, partout, plus un ingrédient personnel, je t'expliquerai. Bien, bien, mais moi je fais quoi dans tout ça, tu es au courant que c'est aussi mon mariage ? Tu choisis ta tenue et tu feras le taxi pour aller chercher mes invités à l'aéroport, ça te va ? J'ai le choix ? Non. Alors, ça me va...*

Ainsi, le jour venu, là sur la plage, en plus des fleurs, Jacinthe avait accroché partout des cordes à linge avec des fanions de toutes les couleurs, confectionnés à partir des morceaux de tissu qu'elle avait demandé à chacun de lui envoyer. Personne n'avait compris pourquoi, mais chacun avait obtempéré, percevant bien là une nécessité, une de ces demandes péremptoires et vitales, une injonction à laquelle se dérober équivaldrait à signer l'arrêt de mort d'on ne sait

quel rêve mystérieux. Alors, tous avaient obéi, et le jour du mariage, Jacinthe n'avait pas expliqué, mais tous avaient compris. Et chacun s'y reconnaissait. Tiens, je suis à côté du beau-père de Jacinthe ! Ou bien, il est où mon mari ? À l'autre bout de la corde ! Ça, c'est bien lui, toujours là où je ne le cherche pas. Ou encore, mince je suis entourée de deux Français, moi qui n'en parle pas un traître mot... Il faut dire que Jacinthe les avait accrochés, ses jolis fanions, de façon à obtenir un bel enchaînement des couleurs. Résultat : chacun, par l'intermédiaire de son tissu-emblème, voisinait avec une personne improbable. Et Peter avait eu l'idée de suivre cet enchaînement pour en faire un copier-coller qui donnerait le plan de table.

— Je leur expliquerai, avait dit Peter, c'est parce que ma femme est folle, vous comprenez la pleine lune lui a tapé sur le crâne. Le coup de soleil est dangereux, il rend malade, deux jours et deux nuits avec un cerveau en ébullition, et puis le troisième jour, on se réveille, et hop ! Tout va pour le mieux, on se retrouve soi-même. Le coup de lune, lui, est insidieux, on ne tombe pas dans un semi-coma, on est juste atteint d'une douce folie qui passe presque inaperçue, sauf pour les intimes, et qui s'exprime parfois, comme aujourd'hui, avec ce plan de table bancal. Le plan, bancal, pas la table... Bancal comme le cerveau de ma douce. Juste ce qu'il faut pour que les échanges les plus improbables prennent ainsi naissance entre des personnes qui ne se seraient peut-être que côtoyées, à la limite frôlées. Ma belle a pris un coup de lune, cet astre dont on disait volontiers par le passé qu'il rendait fou. Alors, voilà, ne regardez pas votre voisin de table comme si la fin du monde était invitée parmi nous, et

allez-y, papotez, discutez, rigolez, parlez avec les mains s'il le faut, mais faites honneur à la belle folie de mon aimée. Voilà, je leur dirai tout ça, et ils comprendront.

– Alors, ce sera ma faute ?

– Oui.

– Super ! J'adore cette idée d'être responsable de *quiproquos* inextricables. Ça nous fera de chouettes souvenirs.

Et c'est ainsi que : la grand-mère de Peter, très collet monté en général, s'était vue entourée d'enfants piaillants et caquetants et avait fini la soirée en jouant à la marelle ; une amie de Jacinthe s'était fait lire les lignes de la main sans rien comprendre et avait fini en larmes ; le prêtre, invité au repas et qu'un ami homosexuel de Jacinthe avait pris pour un acteur, avait dû passer sa soirée à repousser les avances dudit ami qui était un peu éméché ; la belle-sœur de Jacinthe s'était appliquée à noter des recettes typiquement américaines sous la dictée de Mary-Marie...

Mais avant cela, il avait fallu aller chercher tous les Français à l'aéroport.

Certains atterrissaient à Miami, sans doute attirés par le charme miamesque, pour rien au monde ils n'auraient voulu atterrir ailleurs. *Eh bien, ils risquent d'être déçus*, se disait Jacinthe. *Miami à la sortie de l'aéroport, c'est tout sauf pittoresque ou exotique, il faut s'y perdre un peu pour y voir du dépay sant...*

Et puis d'autres arrivaient sur l'aéroport de Key West, attirés peut-être par le fantôme d'Hemingway.

En revanche, tout le monde était logé dans le même hôtel.

Sur Islamorada, pas trop loin de la plage. Pour le mariage, ils pourraient tous y aller à pied. *Nous serons pieds nus pour la cérémonie*, avait précisé Jacinthe à ses invités, *mais vous ferez comme vous voudrez. Je vous rappelle juste qu'une plage, par principe, c'est un lieu chaud et recouvert de sable, fort peu propice au port des talons hauts et des mocassins italiens, et qu'en plus il y a l'océan à proximité, même à portée de main, ou de pied, comme on préfère.*

Peter avait fait un aller-retour hôtel-aéroport et deux amis avaient fait l'autre, pour attraper tous les invités, ceux qui avaient opté pour Miami, et ceux qui atterrissaient à Key West. Jacinthe et lui avaient loué pour cela deux minibus, additionnés d'une remorque pour les bagages. *Je me transforme en transporteur, maintenant ! Que ne faut-il pas faire pour épouser la femme que l'on aime ? Ils me font rire avec leurs histoires de Prince charmant terrassant le dragon, le courage du quotidien, c'est celui-là, le vrai. Le dragon, c'est une fois une seule ; être aux côtés de son aimée, c'est tous les jours tout le temps. Des tas de dragons à terrasser chaque jour, tout au long d'une vie. Si ça, c'est pas du courage !*

Jacinthe caresse son ventre et se souvient. La cérémonie avait été idéale, le prêtre tout à fait à la hauteur, et les invités également. Chacun avait parfaitement tenu sa place, et la symphonie qui résultait de tout cela n'avait été altérée par aucun couac. Plusieurs invités avaient fini l'après-midi en allant marcher pieds nus dans les vagues, juste après le vin d'honneur. Ou pendant...

Deux mois auparavant, Jacinthe était allée avec Mary-Marie chez une couturière que celle-ci avait su lui trouver. Jacinthe

lui avait formulé sa demande, avec toutes les précisions possibles, car elle voulait une robe particulière, d'une couleur à nulle autre pareille. La couturière s'était gratté la tête, avait réfléchi, puis avait juste dit *je crois que j'ai ce qu'il vous faut*, après quoi elle était allée farfouiller dans sa réserve. Elle était revenue vers Jacinthe avec une étoffe qui avait dessiné un grand sourire sur son visage. Jacinthe s'était alors tournée vers Mary-Marie :

— Vous savez, Mary, lorsque j'étais petite fille, c'est exactement comme cela que j'imaginai cette robe, à chaque fois qu'on me lisait ce conte. Exactement comme ça...

Les deux amies étaient reparties de là une heure plus tard. Une Mary ravie d'avoir pu trouver pour Jacinthe une magicienne bien aiguillée, et une Jacinthe qui continuait à arborer sur son visage le grand sourire qui était né dans cet atelier. Toutes les mesures avaient été prises soigneusement par la couturière qui pouvait commencer à œuvrer. Premier essai dans deux semaines.

Jour du mariage. Peter est là, face au prêtre, sa famille l'entoure, sa mère n'en finit pas de pleurer, son père, un tantinet agacé, tente d'expliquer à sa femme que c'est un jour joyeux, et Peter se dandine d'un pied sur l'autre. *Comme cette impatience le rend encore plus touchant !* pense sa mère. *Bon sang, que le sable est chaud !* se dit Peter.

Tout le monde attend la belle épousée. *Vous l'avez vue ? Qui sait où elle est ? Et sa robe, dites, sa robe, quelqu'un sait à quoi elle ressemble ? Les demoiselles d'honneur, dites-vous ? Ah non, nous, on ne sait rien, rien vu, rien entendu. Mais alors ? Alors, il faut attendre, c'est tout.*

Mary, elle, a vu l'étoffe, et c'est tout. Mais c'est déjà bien plus que pour la plupart des invités. Elle a préféré ne rien dire, surtout à Peter. Il est tout content que Jacinthe ait tenu bon, n'ait lâché aucun indice, pour lui faire une totale surprise. Alors, Mary, elle fait comme les autres, *je sais pas, je sais pas*.

Jacinthe, elle, ne voulait peiner personne. Mettre une seule amie dans la confidence l'aurait amenée à les y mettre toutes, en risquant d'en oublier en cours de route. Alors, elle n'avait rien dit, à personne. Elle était allée faire ses essayages toute seule, l'un après l'autre. Et la couturière s'émerveillait chaque fois un peu plus de l'idée qu'avait eue Jacinthe. *Je n'ai jamais vu ni eu à réaliser un travail pareil. Le résultat me coupe le souffle, c'est absolument magnifique, c'est plus que ça, même, mais je ne crois pas qu'il existe des mots pour dire ce que je ressens. Jacinthe ! Je suis fière de mon travail ! Merci, Jacinthe, merci.*

Et puis, ça y est, jour du mariage. Voilà Jacinthe tout ce qu'il y a de plus prête. La couturière a mis les dernières touches, qui ne pouvaient être faites qu'une fois la robe passée. Par la tête, toujours par la tête, pour les robes de mariées. Et là, pour finir son travail, elle a quasiment besoin de chausser ses lunettes de soleil, tellement la robe est éblouissante.

– Voilà ! Je lâche votre traîne, je la dispose derrière vous, et c'est parti Jacinthe, c'est parti. Je vais passer devant vous et faire démarrer la musique. Après, c'est à vous de jouer. Ça ira ?

– Oh oui, ça ira. Merci pour tout, vous avez été si disponible. Et...

Jacinthe baisse les yeux sur sa robe, la balaie du regard, prend les deux mains de la couturière dans les siennes, les regarde.

– Et avec ces deux mains-là. Vous savez, en France, on les appelle les petites mains, celles qui cousent toute la journée dans les ateliers. Eh bien, avec vos deux petites mains, des mains de fée, vous avez réalisé mon rêve d'enfance. Je suis tout simplement éblouie.

– Prête ?

– Oui !

– Alors, en avant la musique !

Et puis Jacinthe était enfin apparue à tous les regards qui l'attendaient.

Et même si l'on pense impossible que l'astre lunaire puisse faire de l'ombre à l'astre solaire, c'est pourtant ce qui se produisit avec la robe de Jacinthe. On ressentit le besoin d'une deuxième paire de lunettes noires, des lunettes de lune en plus des lunettes de soleil, on resta bouche bée, on eut envie de toucher.

La robe de Jacinthe était une robe couleur de lune, semblable à celle qu'arborait Peau d'Âne dans le conte de son enfance. Elle en avait toujours rêvé, et cette petite couturière avait réussi à exaucer ce vœu. C'était une fée, cette petite dame, telle la marraine de Cendrillon. La lumière de cette robe effaça aussitôt celle du soleil et tous les regards furent hypnotisés.

Pour un court instant, mais aussi pour toujours et à jamais, Jacinthe était devenue ce jour-là une éclipse...

## DEUXIÈME PARTIE



## *Septembre deux mille un*

Ce matin, Jacinthe a reçu la première lettre de Peter. Ils ont décidé d'avoir deux types d'échanges : ceux de tous les jours, échanges verbaux au jour le jour, quotidiens, certes, s'inscrivant dans le train-train du même nom, mais pas pour autant dénués de tendresse et d'amour ; et ceux qui seront écrits, missives de papier, ni annoncées ni régulières, sans obligation d'attendre la réponse de l'autre pour se jeter sur une nouvelle feuille et lui envoyer une suite. Pourquoi une suite, d'ailleurs ? Juste un autre chose, une autre lettre.

*Comme il est dommage, mon chéri, que ta langue ne permette pas de faire la distinction entre tutoiement et vouvoiement. Je t'aurais montré, moi, tout ce que le vouvoiement a de suave et de sensuel, toutes les promesses indécentes qu'il contient, tous les espoirs d'amour qu'il suggère, bien plus fort que le banal tutoiement, installé de fait dès lors que nous avons échangé nos fluides pour la première fois. Un baiser, et hop ! Vous cède la place à tu, et impossible alors de revenir en arrière. Sauf, peut-être, sauf... au cœur d'une lettre. Tu, en face à face, et vous, lorsque l'on sent l'autre, là-bas, à l'autre bout du fil d'Ariane, l'autre, en attente de celui qui écrit, en attente de tous les possibles que la lettre viendra lui porter, déposer entre ses méninges, que le cerveau fasse le*

*reste du travail. Je te vous envoie une lettre, pour vous mon amour, pour toi mon chéri. Alors, sans doute m'arrivera-t-il de t'envoyer deux feuillets dans la même enveloppe : le premier dans la langue de Molière, tout en tendresse et en sensualité, le second dans la langue de Shakespeare, ou plutôt de Steinbeck (Shakespeare n'était pas américain), oh non ! d'Hemingway (bien sûr) qui essaiera de traduire les mêmes sentiments, les mêmes envolées vers un Nirvana sanctuaire. Je te montrerai, moi, ce que ce petit mot, vous, peut avoir de fort et d'inexorable, lorsqu'il est utilisé entre deux amants qui s'aiment d'un amour tendre et nécessaire.*

Jacinthe ouvre sa lettre, petit trésor. Pourquoi petit ? Non, il est tout sauf petit. Il est grand, au contraire, aussi infini que l'univers. Un trésor à l'intérieur duquel se cache un autre trésor, dans lequel se cache...

Jacinthe est une impénitente romantique sentimentale. La voilà qui fond en regardant un morceau de papier sur lequel ne se trouvent inscrits que son nom et son adresse. Une banale enveloppe. Mais qui renferme tant de choses, par-delà les mots, plus loin que les phrases. Une feuille pliée qui contient toutes les promesses que Peter et elle se sont faites, plus toutes celles qu'il reste à faire. Une écorce-écrin qui protège et offre tout ce que l'on veut, tout ce que l'imaginaire peut échafauder, avant que la découverte du contenu ne vienne brider les conjectures et n'avorte l'inventaire des possibles.

Jacinthe tripote sa première lettre, la tourne et la retourne, la renifle. Elle sent quoi ? Elle fleure bon le parfum de Peter, mais aussi le papier neuf, acheté tout exprès pour commen-

cer cette correspondance. Elle exhale des odeurs marines, et puis encore celle de l'encre fraîche, *mais ma parole il a écrit avec une vraie plume de métal, trempée à coup sûr dans un encrier de verre !* Une plume qui a dessiné des arabesques audacieuses, qui a gratté le papier ici et là, lui infligeant de frêles égratignures, à peine perceptibles à l'œil et que l'on sent si bien sous la pulpe des doigts.

Jacinthe joue avec son enveloppe. Non, non, non, je ne t'ouvrirai pas tout de suite, je vais attendre encore un peu, peut-être même jusqu'à demain. Elle pose son courrier sur la table et part s'occuper à autre chose, ailleurs, un peu plus loin, dans le jardin. Puis elle revient, passe devant la lettre en feignant de l'ignorer. *Et toc ! Ça lui fera les pieds. Non, mais, c'est vrai, quoi, pour qui se prend-elle ? Elle se croit plus importante que le reste de l'univers ? Madame la lettre est arrivée, et le monde doit s'arrêter de tourner ! Et puis quoi encore ? Non, non, je vais la faire attendre encore un peu. Et puis, tiens, je vais la snober. Oui, c'est ça, carrément la snober.*